

QUELLE PENSÉE DE LA COMMUNAUTÉ ITALIENNE DANS L'HUMANISME DE LA FIN DU XIV^e ET DU DÉBUT DU XV^e SIÈCLE?

WHAT NATION OF ITALIAN COMMUNITY CAN BE FOUND IN LATE 14TH AND 15TH CENTURIES HUMANISM

LAURENT BAGGIONI

Université Jean Moulin Lyon 3

RÉSUMÉ

Si, comme le démontrent depuis plusieurs années les travaux des historiens, une pensée des nations ou de la nation précède largement l'entrée en scène des États modernes, quel statut est accordé, dans la culture du premier humanisme, à l'identité commune des peuples italiens ? L'article examine les tensions entre communauté culturelle, ethnique et politique perceptibles dans certains écrits humanistes du XIV^e et du XV^e siècle. Dans cette période de mutations politiques profondes, la culture humaniste dessine, dans le sillage de Pétrarque, les contours mouvants d'une dignité particulière des peuples italiens, de ses modèles historiques et de ses usages politiques. Notre contribution tentera d'aller au-delà des débats, apparus au XX^e siècle, autour de l'humanisme comme mouvement national : car si la conscience d'une identité commune s'affirme à cette époque dans la culture savante, elle surgit d'un horizon pluriel, où la définition du commun constitue un enjeu éminemment politique.

Mots clés : humanisme, Italie, Moyen Âge, Renaissance, nation.

ABSTRACT

Recent research conducted by historians has shown that a reflexion on nations or nation appeared long before the emergence of modern States. What status is given to the conception of Italian common identity in early humanist culture? This article examines the tensions between cultural, ethnical and political community in humanist writing of the 14th and the 15th century. During this period of profound political mutations, humanist culture traces, in Petrarch's wake,

the changing limits of a particular dignity of Italian people, of their historical models and political uses. Our reflection will attempt to go beyond the debates on humanism as a « national » movement – a concept that appeared in 20th century scholarship. If the consciousness of a common identity undoubtedly takes shape in learned culture at that time, it stems from a plurality of visions in which the definition of what is common represents a highly political question.

Key words: Humanism, Italy, Middle Ages, Renaissance, Nation.

RESUM

Quina noció de la comunitat italiana a l'humanisme de la fi del segle XV i començament del XV?

Si, com ha demostrat des de fa molts anys el treball dels historiadors, una reflexió sobre les nacions o de la nació precedeix en bona mesura l'entrada a l'escena dels estats moderns, quina condició s'assigna, en la cultura del primer humanisme, a la identitat comuna de pobles italians? L'article analitza les tensions existents entre la comunitat cultural, ètnica i política que són perceptibles en certs escrits humanistes dels segles XIV i XV. En aquest període de profund canvi polític, la cultura humanista dibuixa, després de Petrarca, els contorns canviants d'una dignitat particular dels pobles italians, els seus models històrics i els seus usos polítics. La nostra contribució intentarà anar més enllà dels debats, apareguts al segle XX, al voltant de l'humanisme com a moviment nacional: perquè si la consciència d'una identitat comuna es manifesta en aquest moment en la cultura acadèmica, sorgeix d'un horitzó plural on la definició del comú és un repte eminentment polític.

Paraules clau: humanisme, Itàlia, Edat mitjana, Renaixement, nació.

Il apparaît vain, quelle que soit l'approche choisie, de vouloir projeter sur l'Italie de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne une quelconque histoire de la nation, y compris sous l'angle d'une caractérisation embryonnaire – et téléologique – d'une histoire du « sentiment » national, quelle que soit la dénomination (« conscience », « appartenance », « identité » etc.) utilisée. L'invalidité d'une telle entreprise ne procède pas seulement d'un biais idéologique propre à l'historiographie du *Risorgimento*. Elle résulte également d'une distorsion globalisante qui risque d'imposer la primauté d'une échelle (l'Italie) sur toute autre, limitation contraire à la réalité politique du Moyen Âge où se combinent différents types de communautés humaines qui ne correspondent pas forcément à des dimensions parallèles ordonnées géométriquement de la plus petite à la plus grande.

L'idée d'« Italie » possède une histoire qui lui est propre et l'évolution politique de la péninsule n'a pas effacé, dans la culture savante médiévale, l'antique mémoire de l'Italie comme *provincia* de l'empire romain, et celle, plus récente du *Regnum Italicum* des Longobards et de l'empire carolingien. La question de savoir si une mémoire active de cette histoire partagée pouvait constituer une dimension commune dotée d'une portée politique est cependant une question trop vaste et trop complexe pour être traitée ici et impliquerait, du point de vue la pensée politique, un profond réexamen du droit, de l'histoire, de la littérature, de la philosophie politique ou de la théologie. Qu'il nous suffise d'observer que le téléologisme national ou nationaliste a conduit à d'importantes erreurs d'interprétation de la pensée d'un Dante ou d'un Pétrarque, erreurs qui n'ont été que partiellement dissipées.

Peut-être plus qu'aucun autre pays, l'Italie a été exposée aux projections anachroniques de « préfigurations » de l'Italie unitaire et d'un concept contemporain de nation.¹ La période que nous allons considérer (la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e) a été présentée comme le moment où se serait développé un véritable mouvement national sous la forme d'une culture nouvelle, l'humanisme, capable de transcender les divisions séculaires de l'Italie. Que ce que l'on entend ordinairement par humanisme soit une construction historiographique, cela ne saurait être mis en doute.² À quel point cette construction relève de projections nationales de l'historiographie européenne considérée dans son ensemble et ses interactions, aux XIX^e et XX^e siècles, cela est moins connu et demande encore à être élucidé.

- 1 L'historiographie a depuis longtemps souligné le caractère problématique de l'application du terme de « nation » au Moyen Âge. Pour une mise au point récente, cf. MONNET, Pierre (2014), « Nation et nations au Moyen Âge : introductions », *Nation et nations au Moyen Âge*, Actes du XLIV^e Congrès de la SHMESP, Éditions de la Sorbonne, Paris, pp. 9-34. Pour le cas italien, cf. CHABOD, Federico (1962), *L'idea di nazione*, Laterza, Bari. Certains proposant même de substituer le terme de « nation » par « *italianità* », cf. ILARDI, Vincent (1956), « Italianità among some Italian Intellectuals in the early sixteenth century », *Traditio*, XII, Fordham University Press, New York, pp. 339-369. À propos de l'humanisme, certaines considérations sur le caractère « national » de la pensée politique ont continué d'être utilisées, cf. GILBERT, Felix (1954), « L'idea di nazionalismo nel *Principe* », paru dans *Machiavelli e il suo tempo* (1977), Il Mulino, Bologna, pp. 208-222. Pour une enquête concernant la littérature et l'humanisme des XV^e-XVI^e siècle, voir le volume *Quêtes d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance* (1990), Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, 18, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris, dans lequel les auteurs préfèrent parler d'identité collective, de patrie italienne ou de communauté de culture, évitant le recours à la « nation ». Le volume MÜNKLER, Herfried, GRÜNBERGER, Hans, MAYER, Kathrin (1998), *Nationenbildung : die Nationalisierung Europas im Diskurs humanistischer Intellektueller, Italien un Deutschland*, Berlin, Akademie Verlag, 1998 réintroduit avec force l'idée d'un lien entre humanisme et discours sur la « nation », la thèse centrale de l'ouvrage étant celle d'un passage d'un discours de la nation lié aux représentations de l'unité chrétienne à un discours de la nation dissocié des représentations de cette même unité. Cette thèse se heurte à l'idée que la création des identités nationales est un phénomène bien plus tardif, cf. THIESSE, Anne-Marie (2001, 1^{re} éd. 1999), *La création des identités nationales : Europe XVII^e-XX^e siècle*, Éditions Points, Paris. De nouvelles perspectives semblent être ouvertes par l'histoire globale, GIARDINA, Andrea (dir.) (2017), *Storia mondiale dell'Italia*, Laterza, Bari, ainsi que par l'étude des « nations hors territoire » comme les nations universitaires ou les nations marchandes, cf. *Nation et nations au Moyen Âge*, pp. 261-325. Sur l'Italie comme « nation » dans les universités, au concile de Constance et parmi les chevaliers de Malte, voir BRUNI, Francesco (2011), *Italia : vita e avventura di un'idea*, Il Mulino, Bologne, pp. 105-122.

Quoi qu'il en soit, l'analyse de la pensée politique humaniste souffre encore de préjugés favorables ou hostiles, dans le sillage de ceux qui y virent l'avènement moderne d'une culture nationale, ou d'autres qui y perçurent au contraire une forme de régression vers une fragmentation de la nation italienne.³

L'une des questions qui se posent, lorsque l'on cherche à comprendre quelle valeur politique pouvait avoir l'échelle « italienne » – en tenant compte de la caractérisation extrêmement variable, mouvante et polymorphe de la compréhension ancienne de l'« Italie »⁴ et en s'accommodant de sa relative indétermination, qui exclut la plupart du temps l'Italie méridionale –, c'est de savoir quels types de réactivations pouvaient être sollicitées dans le cadre d'un réinvestissement d'ordre politique de la communauté italienne. En d'autres termes, à quelles compréhensions de la communauté pouvaient se référer ceux qui entendaient tirer bénéfice d'une signification politique de la notion d'Italie ? Certes, ce questionnement induit une investigation qui s'attachera prioritairement à la culture savante et à la pensée politique, et non aux compréhensions diffuses d'une identité commune présentes dans le corps social. Les textes envisagés trahissent en outre une perspective « florentine », partiellement justifiée par l'histoire même de l'humanisme. Conscient de ces limites, nous nous limiterons à proposer quelques pistes afin de jeter les bases d'une histoire politique des discours sur la communauté italienne dans la période considérée.

UNE DIGNITÉ INDÉPASSABLE

L'histoire du « sentiment italien » est souvent ramenée à l'hostilité manifestée

2 FUBINI, Riccardo (2001), *L'umanesimo italiano e i suoi storici. Origini rinascimentali, critica moderna*, Franco Angeli, Milan. Voir également BAGGIONI, Laurent (2015), *La Forteresse de la raison : lectures de l'humanisme politique florentin d'après l'œuvre de Coluccio Salutati*, Droz, Genève.

3 DIONISOTTI, Carlo (1956), *Discorso sull'umanesimo italiano*, Stamperia Valdonega, Vérone, défend ainsi l'idée d'un mouvement « national », contrairement à Gramsci, pour qui l'humanisme représente « il distacco degli intellettuali dalle masse che andavano nazionalizzandosi e quindi un'interruzione della formazione politico-nazionale italiana per ritornare alla posizione (in altra forma) del cosmopolitismo imperiale e medioevale » (*Quaderni del carcere*, p. 1829). Pour une analyse de la conception de l'humanisme comme mouvement « réactionnaire », voir CILIBERTO, Michele (1991), « Rinascimento e Riforma nei "Quaderni" di Gramsci », in CILIBERTO, Michele et VASOLI, Cesare (dir.), *Filosofia e cultura. Per Eugenio Garin*, vol. II, Editori Riuniti, Rome, pp. 759-788.

4 BRUNI, Francesco (2011), *Italia : vita e avventura di un'idea*, Il Mulino, Bologne.

par certains intellectuels à l'égard de la France, notamment pendant la période de la papauté avignonnaise, hostilité perceptible à plusieurs niveaux, mais souvent illustrée par certains écrits de Pétrarque, en particulier par l'invective contre Jean de Hesdin, et à son opposition entre italiens et « barbares ». ⁵ Or la rédaction de ce texte procède de motivations tout autant culturelles et intellectuelles que politiques : il s'agit pour Pétrarque de fonder la rhétorique humaniste sur un « polémisme » vivant et adressé. ⁶ Certes, cette tentative de redéfinition culturelle comportait aussi une dimension politique : celle de revendiquer un accès et une approche privilégiés des textes constituant le patrimoine de la latinité. Or c'est justement ce type de rapport entre communauté culturelle et communauté politique qu'il importe d'élucider, dans ses formes, ses limites et ses enjeux.

Chez Pétrarque, le modèle romain est absolument prégnant. Du reste, le profond réinvestissement d'une *romanité* classique, comme origine et comme modèle, ne concernait pas seulement l'Italie mais devenait, plus largement, la clé de voûte d'une lecture désenchantée de la réalité politique contemporaine et la pierre de touche d'un positionnement intellectuel d'autorité à l'égard des pouvoirs et des États, qu'il s'agisse de l'empire et de la papauté, ⁷ du rapport entre les États étrangers ou les États italiens (dont certains revendiquaient d'ailleurs une forme de romanité). ⁸ Cette *romanité*

5 Nous partons donc de Pétrarque, malgré le fait que l'humanisme italien apparaisse dès le siècle précédent. Cf. LUZZATTO, Sergio et PEDULLÀ, Gabriele (dir.) (2010), *Atlante della letteratura italiana*, vol. 1, *Dalle origini al Rinascimento*, DE VINCENZIIS, Amedeo (dir.), Einaudi, Turin. Par ailleurs, un autre type de réflexion sur les mêmes questions aurait pu être conduit à partir de Dante.

6 ANHEIM, Étienne (2009), « L'humanisme est-il un polémisme ? À propos des Invectives de Pétrarque », in AZOULAY, Vincent et BOUCHERON, Patrick (dir.), *Le mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Champ Vallon, Seyssel, pp. 116-129.

7 « La tradizione della latinità (una tradizione laica, quindi) si pone in tal modo come elemento terzo, che le stesse due somme potestà del Papato e dell'Impero avrebbero dovuto tenere in debito conto e in debito rispetto. Essa si pone perciò al di fuori del quadro giuridico e istituzionale degli ordinamenti stabiliti, e con essi del consueto ambito storico-universale », FUBINI, « L'idea di Italia fra Quattro e Cinquecento », p. 60.

8 *Petrarca politico* (2006), atti del convegno (Roma-Arezzo, 19-20 marzo 2004), comitato nazionale per il settimo centenario della nascita di Francesco Petrarca, Istituto Palazzo Borromini, Rome, en particulier MAZZOCCO, Andrea (2006), « Un'idea politica italiana in Petrarca ? », pp. 9-25, qui reconnaît une conception cohérente de l'Italie (« Quest'Italia petrarchesca, circumsunta dell'atmosfera della Roma classica, ha delle precise configurazioni geografiche ed un netto contrassegno etnico », p. 17), toutefois imprégnée d'un « esprit utopiste » (p. 25). Sur la circulation et la plasticité de l'idée de Rome chez Pétrarque, à la fois idéal religieux, impérial et républicain, cf. D'AMICO, Juan Carlos (2009), *Le mythe impérial et l'allégorie de Rome. Entre*

classique, à la fois historique et abstraite, apparaissait par ailleurs comme variable, tour à tour utilisée comme paradigme républicain (par exemple lors du gouvernement de Cola di Rienzo), impérial ou anti-pontifical.

Au-delà de la variabilité des convocations de la *romanité*, et de la complexité des interventions de Pétrarque, il était cependant possible de dégager de ses œuvres une signification politique globale. Sans nous risquer à considérer l'œuvre de l'humaniste dans son ensemble, nous pouvons choisir un exemple révélateur : celui des trois chansons politiques du *Canzoniere*.⁹ Ces trois textes, par leur dimension lyrique, sont une douloureuse méditation de l'état d'errance dans lequel se trouve la « patrie » italienne et un appel vigoureux mais désabusé à la restauration de sa dignité. Dans chacun de ces textes, une lueur d'espoir est présente, saisie à la veille d'un rayonnement nouveau, espéré, souhaité, auquel le poète semble vouloir donner, par l'écriture, un caractère durable. La première chanson évoque un mouvement universel vers l'Orient, une grande croisade des nations en marche vers l'Orient et vers le salut, où le poète appelle l'Italie à ne pas manquer cette occasion de saisir cet élan de tous les peuples ; la seconde en appelle à une figure thaumaturgique, capable de guérir les plaies innombrables de l'Italie, incapable de se soigner elle-même ; dans la troisième, le poète exhorte les seigneurs d'Italie à cesser leurs guerres fratricides qui favorisent une véritable invasion d'armées mercenaires et n'aboutissent qu'à

Saint-Empire, Papauté et Commune, Presses universitaires de Caen, Caen, surtout le chapitre intitulé « Pétrarque : de la *Rome aveugle* à l'*Ecclesia Romana* », pp. 175-208. Voir aussi FURLAN, Francesco et PITTALUGA, Stefano (éd.) (2016), *Petrarca Politico*, Università di Genova, Scuola di scienze umanistiche, Gênes.

9 Il s'agit des chansons 28 (« *O aspectata in ciel beata e bella* »), 53 (« *Spirto gentil che quelle membra reggi* ») et 128 (« *Italia mia, benché 'l parlar mio sia indarno* »). La première fut composée après octobre 1333, lorsqu'eut lieu une réunion des souverains européens à la demande du roi de France en vue d'une croisade. Elle s'adresse, selon Marco Santagata, au frère dominicain Giovanni Colonna. La seconde est adressée, toujours selon Santagata, à un chevalier romain, Bosone da Gubbio. La troisième fut écrite suite à la guerre qui opposa en 1344-1345 Òbizzo d'Este et Filippino Gonzaga, allié aux Visconti, pour le contrôle de la ville de Parme, les deux belligérants s'opposant par le biais d'armées mercenaires. Cf. PETRARCA, Francesco (1996) *Canzoniere*, éd. Marco Santagata, Mondadori, Milan. La chanson 53 fut utilisée à des fins de propagande par Cola di Rienzo, alors que les chansons 28 et 128, avec les sonnets anti-curiaux, furent l'objet de commentaires au cours de la guerre entre Florence et l'Église. Cf. BELLONI, Gino (1992), « Due commenti di Luigi Marsili a Petrarca », in *Laura tra Petrarca e Bembo : studi sul commento umanistico-rinascimentale al Canzoniere*, Antenore, Padoue, pp. 1-57. Il s'agit des deux commentaires de Luigi Marsili (ca. 1342-1394) aux chansons 28 et 128.

la dévastation de l'Italie. Ainsi, ces textes font appel à une dignité particulière, qui revêt à chaque fois une valeur différente mais dans tous les cas, cette dignité est aussi une exigence, une exhortation, une haute mission : celle de guider les autres peuples. Si on lit ces trois chansons politiques d'un point de vue macro-textuel,¹⁰ on perçoit à quel point la supériorité italienne correspond non seulement à un degré indépassable de civilisation qui l'oppose aux « barbares », mais aussi à une centralité politique et à une mission universelle. Cette coïncidence entre communauté politique (fondée sur la dignité), communauté culturelle (celle de la romanité) et communauté ethno-géographique (celle de la latinité opposée aux barbares) dessine ainsi une « communauté idéale ». En un sens, cette dernière est une forme de dé-réalisation de la communauté politique, dans la mesure où les formes et le fonctionnement celle-ci correspond à une réalité historique disparue et constamment opposée à la réalité contemporaine.¹¹

DIGNITÉ COMMUNE ET VISÉES PARTICULIÈRES

Pétrarque fut considéré par ses amis et par les humanistes des générations suivantes non seulement comme l'initiateur des *studia humanitatis* mais aussi comme un penseur politique.¹² La transmission de l'humanisme a donc correspondu à la transmission de contenus politiques. À partir des années 1370, depuis les signes avant-coureurs du grand schisme jusqu'à la paix de Lodi et à la conclusion de la *Lega italica* au milieu du XV^e siècle, se met en place une conjoncture politique fondée sur une stabilisation, progressive et heurtée, des rapports entre les nouveaux états régionaux italiens.¹³ C'est

10 BALDASSARRI, Gabriele (2006), *Unum in locum. Strategie macrotestuali nel Petrarca politico*, LED Edizioni universitarie, Milan.

11 Cf. MINEO, E. Igor (2011), « Cose in comune e bene comune. L'ideologia della comunità in Italia nel tardo medioevo », in GAMBERINI, Andrea, GENET, Jean-Philippe, ZORZI, Andrea (éds.), *The Languages of the Political Society. Western Europe, 14th-17th Centuries*, Viella, Rome, pp. 39-67. Igor Mineo analyse la centralité du « bien commun » et l'évolution de ses usages idéologiques dans la pensée politique médiévale. Dans la continuité de son analyse, on peut affirmer que la réflexion sur le « commun » ne peut être, au Moyen Âge, qu'une question politique. La romanité pétrarquienne est donc politique non seulement dans ses contenus (relatifs à l'histoire politique romaine) mais aussi dans sa visée.

12 MAZZOCCO, « Un'idea politica italiana in Petrarca ? » reconnaît la présence d'un héritage pétrarquien dans l'humanisme du XV^e siècle jusqu'à Machiavel et à la célèbre citation de la chanson 128 qui clôt le XXVI^e et dernier chapitre du *Prince*.

13 CHITTOLINI, Giorgio (1979), *La formazione dello Stato regionale e le istituzioni del contado : secoli XIV e XV*, Einaudi, Turin ; CHITTOLINI, Giorgio, MOLHO, Anthony, SCHIERA, Pieran-

au cours de cette période que les *studia humanitatis* se sont affirmés dans la sphère publique,¹⁴ notamment par le biais des chancelleries mais aussi par la consolidation progressive d'un programme pédagogique et culturel,¹⁵ qui pouvait prendre des formes différentes mais qui n'était pas sans véhiculer des contenus politiques – historiques et philosophiques, éthico-juridiques mais aussi des potentialités de réflexion ou de méditation politiques qui échappent à l'observation de l'historien – complexes et diversifiés.

L'effet de la diffusion de l'humanisme sur la pensée politique est encore mal connu. Il serait vain d'y voir l'effondrement du Moyen Âge et l'aube des temps modernes : ce serait perpétuer la vision, mythique à bien des égards, quoique historiquement féconde, d'une Renaissance érigeant, à la force de la volonté individuelle, l'État comme œuvre d'art sur les décombres des structures théologico-politiques du Moyen Âge. Il n'est plus possible de soutenir de façon trop péremptoire la thèse d'une telle destruction associée à celui d'une palingénèse des valeurs antiques, surtout si, du point de vue de la pensée politique, on reconnaît la substantielle permanence, tout au long du XV^e siècle et même au-delà, des cadres juridiques issus de la tradition du *jus commune*.¹⁶ La valorisation des études classiques, dont la capacité réelle à remettre en cause les structures de la pensée politique, quoique probable et en partie observée, n'est pas encore complètement comprise, semble plutôt induire une recomposition d'éléments déjà existants : ce jeu de déconstruction et de reconfiguration rend ainsi hasardeuse toute caractérisation unitaire de la pensée politique italienne, *a fortiori* les usages qui pouvaient être faits d'une identité commune.

gelo, (dir.) (1994), *Origini dello Stato : processi di formazione statale tra medioevo ed età moderna*, Il Mulino, Bologne ; FUBINI, Riccardo (1996), *Quattrocento fiorentino : politica, diplomazia, cultura*, Pacini, Ospedaletto.

14 FUBINI, Riccardo (1998), « L'idea di Italia fra Quattro e Cinquecento : politica, geografia storica, miti delle origini », *Geographia antiqua*, VII, pp. 53-66.

15 GILLI, Patrick (2003), *La noblesse du droit : débats et controverses sur la culture juridique et le rôle des juristes dans l'Italie médiévale, XIII-XV^e siècles*, Champion, Paris ; id. (2014), *Droit, humanisme et culture politique dans l'Italie de la Renaissance*, Presses universitaires de la Méditerranée, Montpellier ; REVEST, Clémence (2013), « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XV^e siècle », *Annales. Histories, Sciences Sociales*, LXVIII, 3, p. 665-696.

16 Cf. QUAGLIONI, Diego (1989), *Civilis sapientia : dottrine giuridiche e dottrine politiche fra medioevo ed età moderna. Saggi per la storia del pensiero giuridico moderno*, Maggioli, Rimini ; id., (2004), *La giustizia nel medioevo e nella prima età moderna*, Il Mulino, Bologne.

Ces précautions prises, peut-on considérer la métabolisation, par les humanistes de la génération suivante, de l'héritage pétrarquien, comme la perpétuation consciente d'un idéal politique commun ?

Il faut d'abord reconnaître que l'idée d'une communauté fondée sur une origine commune, sur une dignité particulière et sur une fonction commune, présente chez Pétrarque puis chez les humanistes, fonctionne davantage comme un instrument au service de projets politiques particuliers. Si on considère le cas florentin, la guerre entre Florence et l'Église d'une part (qui recouvrait en partie un rejet de la France et des « barbares ») et la guerre entre Florence et Milan (présentée comme une guerre anti-lombarde), ont bien été l'occasion d'une mobilisation de l'héritage pétrarquien, mais cette dernière a d'abord concerné les rapports de force entre les États qui visaient à asseoir un contrôle territorial aux dépens des autres. Et si la première fut une profonde remise en question de l'antique allégeance guelfe, traditionnellement formulée comme un rapport de dévotion filiale de la commune florentine à la couronne de France et à la papauté, ce même attachement des florentins à la France continua d'être proclamé dans les années qui suivirent.¹⁷ Par ailleurs, dans la deuxième, le conflit des propagandes mit en jeu deux visions différentes de l'Italie, l'une sous la domination d'un pouvoir seigneurial se définissant comme un pouvoir monarchique, et l'autre sous l'hégémonie et la prééminence de la commune florentine.¹⁸

Certes, la reconquête des États de l'Église par les légats pontificaux est ainsi assimilée à une occupation étrangère, d'autant plus scandaleuse qu'elle sanctionne la domination des puissances barbares, ignobles et incultes, sur les nobles peuples italiens. Le chancelier de Florence, Salutati, justifie ainsi la guerre contre l'Église comme une juste défense contre la tyrannie. Exhortant ainsi les communes soumises à l'autorité de l'Église à se rebeller contre l'autorité des légats pontificaux et à se rallier à Florence, il leur rappelle leur noble ascendance, leur « sang latin », appelé à dominer tous les

17 Voir WITT, Ronald G. (1976), *Coluccio Salutati and his public letters*, Droz, Genève, et id. (1983), *Hercules at the crossroads : the life, works and thought of Coluccio Salutati*, Duke University Press, Durham. Sur les représentations de la France dans l'humanisme italien et la fonction qui leur est dévolue dans les écrits politiques et historiographiques, voir GILLI, Patrick (1997), *Au miroir de l'humanisme. Les représentations de la France dans la culture savante italienne à la fin du Moyen Âge, c. 1360-c. 1490*, École française de Rome, Rome.

18 Voir l'ouvrage, abondamment critiqué mais désormais classique, de BARON, Hans (1966, 1^{re} éd. 1955), *The Crisis of the early Italian Renaissance : civic humanism and republican liberty in an age of classicism and tyranny*, Princeton University Press, Princeton. Pour une analyse de la réception de Hans Baron, voir BAGGIONI, *La Forteresse de la raison*. Sur l'écho du conflit

autres.¹⁹ Mais cette référence à la latinité est parfois labile : de l'éloge du sang latin, *Salutati* glisse parfois à celui du *genus italicum* qui a vaillamment résisté à l'inexorable conquête romaine. Avant cette dernière, l'Italie était en effet habitée par des peuples libres qui ont défendu leur liberté avant d'être définitivement associés au destin de Rome.²⁰ Cette conception de la dignité italique, directement puisée aux sources de l'histoire romaine, est néanmoins pré-romaine ou anti-romaine du point de vue de sa signification politique. Elle exalte une multitude de peuples libres qui ont précisément en commun la liberté : non pas une liberté identique, sous l'empire d'un souverain unique, mais une *liberté commune*, fondée sur une relation analogique et non seulement sur une parenté ou une quelconque homogénéité ethnique. Les peuples italiens, divers par nature, partagent une forme politique qui doit les unir contre toute tentative d'oppression tyrannique. C'est précisément sur cette forme de conscience analogique de la liberté que Coluccio entendait édifier l'hégémonie florentine sur cette zone de l'Italie.²¹ C'est également dans les mêmes termes qu'il défendit la légitimité de l'État

entre Florence et Milan dans la culture contemporaine, cf. LANZA, Antonio (1991), *Firenze contro Milano : gli intellettuali fiorentini nelle guerre contro i Visconti, 1390-1440*, De Rubéis, Rome ; BALDASSARRI, Stefano Ugo (2003), *Umanesimo e traduzione da Petrarca a Manetti*, Pubblicazioni dell'Università di Cassino, Cassino, pp. 65-72 ; id. (2012), *La vipera e il giglio : lo scontro tra Milano e Firenze nelle invettive di Antonio Loschi e Coluccio Salutati*, Aracne, Rome ; id. (2018), « Hard Times, Great Expectations, and Our Mutual Friend Cicero: The Loschi-Salutati Controversy », in DEL SOLDATO, Eva, RIZZI, Andrea (dir.), *City, Court, Academy. Language Choice in Early Modern Italy*, Routledge, Londres et New York, pp. 67-82

19 « *Latinum sanguinem, cuius iuris est ceteris dominari* », lettre aux habitants de Pérouse, 7-9 décembre 1375, in LANGKABEL, Hermann (éd.) (1981), *Die Staatsbriefe Coluccio Salutati. Untersuchungen zum Frühhumanismus in der Florentiner Staatskanzlei und Auswahl edition*, Böhlau, Cologne, Vienne p. 101 ; autre exemple : « *Recognoscite, vos esse Italici sanguinis cuius est proprium imperare ceteris, non servire* », lettre aux habitants d'Orvieto, 5 décembre 1375, cf. WITT, *Coluccio Salutati and his public letters*, et PETERSON, David S. (2002), « The War of the Eight Saints in Florentine Memory and Oblivion », in CONNELL, William J. (dir.), *Society and Individual in Renaissance Florence*, California University Press, Berkeley, pp. 173-214.

20 « *Et maiores nostri, omne quidem genus Italicum, quingentis annis contra Romanos continuatis preliis, ne libertatem perderent, pugnauerunt. Nec potuit totius orbis princeps populus Italiam armis subigere, donec in societatem imperii pene omnes Italos receperunt iungentes eos sibi federibus, libertate et civitate donantes* », lettre aux habitants d'Ancône, 13 février 1376, in LANGKABEL, *Die Staatsbriefe Coluccio Salutati*, p. 112. Cela n'empêche pas *Salutati* de proclamer, quelques lignes plus loin : « *Cogitate vos esse Latinos, quorum proprium et naturale est presidere cunctis gentibus, non servire* ».

21 FUBINI, Riccardo (1987), « La rivendicazione di Firenze della sovranità statale e il contributo delle 'Historiae' del Bruni », in VITI, Paolo (dir.), *Leonardo Bruni, Cancelliere della Repubblica*

territorial florentin, violemment attaqué par la chancellerie milanaise et vigoureusement défendue dans le *Contra maledicum et obiurgatorem*.²²

Ici, communauté politique et communauté ethnico-culturelle étaient donc parfois dissociées. Cependant, Coluccio ne renonçait pas à l'exaltation de l'Italie comme entité historique et impériale: « *Italia, princeps gentium et provinciarum domina* ». ²³ Au moment de la prise de pouvoir de Gian Galeazzo Visconti, qui a écarté et fait emprisonner son oncle, Bernabò, Salutati a composé une longue épître d'éloge qui était tout sauf un simple morceau de bravoure de flatterie : y était dépeinte, comme une injonction politique, l'Italie tout entière dans un état de félicité harmonieuse, un grand chant de joie où l'Italie géographique et les *populi* de l'Italie politique célébraient à l'unisson la chute de tyran, pour mieux exhorter le nouveau maître de Milan à ne pas suivre le même chemin :

« N'est-il pas normal et légitime que l'Italie tout entière, celle que le Pô irrigue, que les Alpes font commencer, que l'Apennin soulève, qui se prolonge en cornes jusqu'à Regium et qui, entourée de rivages tortueux, est battue avec insolence par la mer Adriatique et la mer Tyrrhénienne, laisse éclater sa joie d'avoir été libérée d'un tel fléau et de tant de dangers répétés ? Il est en effet châtié, celui qui unissait ses filles en mariage aux princes des brigands, celui qui encourageait au meurtre ou prenait l'initiative de rassembler des troupes d'hommes criminels réunis en conjurations armées, hostiles aux seigneurs, dangereuses pour les peuples des cités, avides de guerres et ennemies de la paix ; celui qui prêtait son appui aux nations barbares et étrangères prêtes à attaquer l'Italie, dans le but d'offenser n'importe qui ». ²⁴

di Firenze, Convegno di studi, Firenze, 27-29 ottobre 1987, Olschki, Florence, pp. 29-62 ; TANZINI, Lorenzo (2007), *Alle origini della Toscana moderna : Firenze e gli statuti delle comunità soggette tra XIV e XVI secolo*, Olschki, Florence.

22 Cf. BALDASSARRI, *La vipera e il giglio*.

23 Lettre aux Pisans, 22 octobre 1375, LANGKABEL, *Die Staatsbriefe Coluccio Salutatis*, p. 95.

24 « Nonne et universa Italia, que Pado alluitur, Alpibus incipit, Appennino monte consurgit, in cornua Regium usque protenditur et ab Adriatico Tyrrenoque mari tortuosis hinc inde circumsecta litoribus insultatur, letari potest et debet se tanta peste continuisque periculis, quanta per illum parabantur quotidie, liberatam? Sublatus enim est, qui latronum principes sibi generos coniungebat, qui perditorum hominum manus sub Societatum titulo coniuratas in armis, dominis infestas, populi perniciosas, bellorum avidas et pacis inimicas aut fovebat in aliorum excidium

« Dans le but d'offenser n'importe qui » : l'indifférenciation est le fait du bourreau et du persécuteur, caractérisé par une rapacité pathologique et monstrueuse, insensible à la diversité de la réalité italienne, de ses « seigneurs » et de ses « peuples » ; à cette indifférenciation, Salutati oppose l'harmonie issue d'une allégresse commune. Ainsi, par delà les divisions, le chancelier fait retentir, dans cette grande épître politique, les accents d'une unité plus profonde, celle de frontières naturelles qui opposent les Italiens aux peuples « extérieurs ». Dans ce cas, cette convocation de la « communauté idéale » est plus clairement pétrarquienne, mais elle demeure au service des intérêts florentins.

Une fois la guerre contre Milan déclarée, Salutati adresse au seigneur de Padoue, allié de Florence, une lettre privée dotée d'un grande portée politique. Salvant la reconquête de Padoue sur les troupes de l'ennemi, il justifie son épître en évoquant les multiples liens qui l'unissent à son destinataire : la nature, la religion, la nation, la patrie, l'« attachement » (en l'occurrence la parti guelfe). Il affirme ainsi :

« je suis en somme italien de nation, florentin par ma patrie, guelfe de naissance et par attachement ; ainsi, pris par tant de liens et tant d'obligations, je ne puis ne pas t'aimer ni chérir la colonne de ton état »²⁵ [...] « ma nature le commande, ma religion l'exige, ma nation le met en œuvre, ma patrie m'y force et mon attachement m'y persuade ».²⁶

Dans cette lettre, le terme de *natio*, interchangeable avec celui de *gens*, occupe une position centrale, entre les sphères les plus larges et les sphères les plus étroites, toutes relevant d'obligations naturelles. La *natio/gens* a ici bel et bien une effectivité, dans le cadre d'obligations mutuelles, mais là encore, on ne saurait tirer de conclusions hâtives : les frontières entre morale

aut ab initio congregabat; qui barbaras aut exteras gentes Italiam, cuiuscunque offendendi gratia petituras favoribus iuvabat et consiliis dirigebat », SALUTATI, Coluccio, lettre à Andreolo Arese du 25 octobre 1385, *Epistolario*, éd. NOVATI, Francesco (1893), vol. II, Fonti per la storia d'Italia, Rome, p. 157.

25 « Sum denique gente italicus, patria florentinus, natura et affectione guelphus ; ut inter tot nexus tantaque vincula prorsus non possim te non diligere nec tui status columen non amare », SALUTATI, lettre à Francesco Novello da Carrara, 29 novembre 1390, *Epistolario*, vol. II, p. 254.

26 « Impellit natura, exigit religio, efficit natio, extorquet patria, persuadit affectio », *ibid.*

et politique sont ici ténues. Cette occurrence apparaissant dans une correspondance privée, il est possible que Salutati dissimule et justifie en même temps les intentions politiques de sa lettre sous un langage moral. Le « lien » (*nexus*) italien relève d'ailleurs d'une logique classificatoire et combinatoire tout à fait traditionnelle, et il est ici bel et bien instrumentalisé et plié aux fins de la politique étrangère florentine.²⁷

Malgré ces références instrumentales à une communauté de liberté, d'espace et d'obligations morales, la vision politique défendue par Salutati s'étend aux États de l'Italie tout entière comme à une sphère privilégiée de son activité de chancelier et de son intérêt de penseur politique : le respect des autonomies municipales, des seigneuries légalement mises en place et acceptées par les populations, l'exercice juste du pouvoir des autorités supérieures, monarchiques, impériale ou pontificale. L'Italie de Salutati était celle d'un équilibre subtil que devait garantir la lutte contre les ambitions milanaïses, françaises ou pontificales. L'ordre politique n'était cependant en rien l'objet d'une saisie globale des peuples italiens, mais il était fondé sur le respect des formes d'autorité que les peuples des *civitates* s'étaient données à eux-mêmes ou avaient reçues de leur souverain légitime. C'est le sens du *De tyranno*, son grand traité politique, diversement interprété, longtemps considéré comme un renoncement aux valeurs républicaines mais qui se comprend à la lumière d'un horizon plus large que l'horizon citoyen.²⁸ Ainsi, le recours à l'héritage pétrarquien n'impliquait nullement que certaines *civitates* dussent renoncer aux antiques allégeances étrangères dont elles tiraient la garantie de leur liberté : que ce soit l'autorité impériale – garantie originelle de l'autonomie des communes –, la maison de France, dont dépendait en partie la prospérité économique d'une cité marchande comme Florence, et qui détenait par une de ses branches la couronne de Naples. Il n'impliquait pas non plus que ces allégeances ne pussent être définies

27 MONNET, « Nation et nations au Moyen Âge : introductions », p. 12, à propos du terme de « nation » : « Le terme ne désigne donc nullement une société politique organisée, souveraine et légitime comme le fera la Déclaration de 1789, qui relèguera le sens particulier latin au rang d'ethnie. La nation médiévale, à l'inverse, valorise la dynastie, l'ancêtre, le sang, le 'pays'. Reste que la *natio* médiévale fonctionne malgré tout comme un principe classificatoire pour désigner des origines, des provenances, des particularismes, des caractéristiques de langue, de mœurs, d'ethnie, et entre de ce point de vue en combinaison avec *gens, patria, terra, regnum, nos, nostri*, selon un mode davantage fonctionnel qu'intentionnel ».

28 QUAGLIONI, Diego (2008), « *De tyranno*: "a problematical book" », in DE ROBERTIS, Teresa, TANTURLI, Giuliano, ZAMPONI, Stefano (ed.), *Coluccio Salutati e l'invenzione dell'umanesimo*, Mandragora, Florence, pp. 165-167.

comme « naturelles », l'horizon sémantique de la « nature » comme catégorie politique étant beaucoup plus vaste que l'idée de liens issus d'une origine commune et dotée d'une signification plus historique qu'essentialiste. Incomplètement pétrarquienne, la perspective de *Salutati* pourrait être considérée comme en décalage par rapport aux processus en gestation, à l'instar de son attachement aux institutions traditionnelles de l'empire et de la papauté, masquant le processus d'autonomisation de l'État territorial florentin²⁹ et ses ambitions hégémoniques. À ce titre toutefois, ses successeurs, en particulier Leonardo Bruni, réputé pour avoir formulé plus ouvertement les aspirations du groupe dirigeant oligarchique, n'est pas plus systématique dans l'association des motifs applicables à une communauté italienne et empruntés à Pétrarque.

UNITÉ ROMAINE ET PLURALITÉ PRÉ-ROMAINE³⁰

L'œuvre de Leonardo Bruni, et plus particulièrement le premier livre des *Histoires du peuple florentin*, composé en 1415, consacre une nouvelle forme de narration de l'histoire, fondée sur l'analyse critique des sources. Rejetant les fables des poètes, Bruni entend bâtir sur le roc d'informations vérifiées sa vaste reconstruction de l'histoire de Florence et plus largement de l'histoire de l'Italie.³¹ Or quelques années plus tôt, dans une grande pièce oratoire, Bruni avait porté à son plus haut niveau de raffinement un puissant mythe politique : celui de l'hérédité romaine de Florence ; toutes les guerres menées par Florence sont justes car elles sont faites soit pour défendre soit pour récupérer ce qui lui appartient de droit. Florence, à la tête

29 FUBINI, « La rivendicazione di Firenze della sovranità statale ».

30 Dans son cours au collège de France, Michel Foucault a observé la succession de différents discours historiques entre la fin du Moyen Âge au XIX^e siècle : l'histoire de Rome, la lutte des races et la lutte des classes. La description de l'histoire de Rome s'appuie sur une phrase de Pétrarque : « Quid est enim aliud omnis historia quam romana laus? » (*Invectiva contra eum qui maledixit Italiae*, 1373). Selon Foucault, la « lutte des races » est une contre-histoire opposée à celle de Rome. Les humanistes, combinant histoire romaine et histoire pré-romaine (des *gentes*, « nations » ou « races »), semblent témoigner d'un stade où les deux discours se trouvaient mêlés l'un à l'autre. Cette compénétration demande à être élucidée dans le cadre d'une analyse foucauldienne. Cf. FOUCAULT, Michel (1997), « *Il faut défendre la société* » : cours au Collège de France, 1975-1976, édition établie, dans le cadre de l'Association pour le Centre Michel Foucault, par Mauro Bertiani et Alessandro Fontana, sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, Seuil, Paris.

31 BRUNI, Leonardo, *The History of the Florentine People*, éd. HANKINS, James (2001-2007), 3 vol., The I Tatti Renaissance Library, Harvard University Press, Cambridge.

d'un État territorial, se paraît des attributs de la dignité impériale.³² Or cet argument radical coupait court à tout discours sur la valeur politique attribuable à la communauté italienne : ayant récupéré l'universalité impériale, Florence percevait ainsi par le haut toute autre considération identitaire. Pourtant, dans le premier livre des *Histoires* au contraire, Bruni aborde de front la question des origines, mais sur une base nouvelle. Relatant la fondation de Florence, il emprunte aux historiens antiques les éléments d'un développement sur les Étrusques. Dans cette brève description ethnographique, Bruni met en lumière l'originalité du fonctionnement politique des douze cités étrusques qui tiraient leur liberté d'une forme d'alliance entre égaux, et se plaît à rappeler la haute estime en laquelle ils étaient tenus par les Romains. Outre l'intérêt historique d'une telle reconstruction, l'humaniste pouvait en retirer plusieurs bénéfices politiques et idéologiques : le prestige des Étrusques anciens rejaillissait sur les Toscans modernes, le fonctionnement républicain revêtait une fonction exemplaire (comme du reste l'ensemble du récit brunien qui s'achève en 1402, date de la mort de Gian Galeazzo Visconti), l'État régional florentin trouvait ainsi une auguste préfiguration. L'analyse se doublait par ailleurs d'une perspective géographique car Bruni rappelait que les territoires des Étrusques s'étendaient bien au-delà de la Toscane contemporaine vers la plaine du Pô³³ et vers le sud. Le modèle étrusque fonctionnait ainsi comme un modèle parfaitement homogène de communauté à la fois politique, culturel et ethnique.

Malgré sa cohérence, ce nouveau modèle n'entamait pas la priorité du modèle romain, il en inquiétait simplement la pureté. Les Romains avaient été les héritiers des Étrusques et les avaient supplantés. De ce fait, l'histoire étrusque était un modèle lointain, renvoyé à l'horizon indéfini d'un bonheur politique à méditer, en aucun cas une contribution à une quelconque forme d'ethnogénèse italienne. Par ailleurs, lorsqu'il s'agissait de conceptualiser le pouvoir, c'est bel et bien le paradigme impérial romain qui demeurerait opératoire pour penser la *libertas florentina* et le rôle de la guerre dans la politique.³⁴ C'est sans doute sur ce point que l'héritage de Pétrarque est le

32 BRUNI, Leonardo, *Laudatio florentine urbis*, éd. BALDASSARRI, Stefano (2000), Sismel, Florence. Voir également FUBINI, « Firenze e la rivendicazione della sovranità statale ».

33 C'est également le propos d'une célèbre lettre de Leonardo Bruni sur les origines de la ville de Mantoue : PRADELLE, Laurence (2001), « La Lettre sur l'origine de Mantoue de Leonardo Bruni : le mythe étrusque pour une conquête politique », in WESTPHAL, Bertrand (dir.), Actes du Colloque *Le Rivage des mythes, Une géocritique méditerranéenne*, Pulim, Limoges, pp. 179-193.

34 BAGGIONI, Laurent (2015), « La République ou la guerre clivée : considérations sur les *Histoires du peuple florentin* de Leonardo Bruni », in DESCENDRE, Romain et FOURNEL, Jean-Louis (éd.), *Langages, politique, histoire : avec Jean-Claude Zancarini*, ENS Éditions, Lyon, pp. 11-20.

plus intact : la romanité demeure le cadre de référence indépassable. Mais chez Bruni, la romanité concerne davantage une réflexion sur le pouvoir et sur le prestige relatif de certains États (en l'occurrence Florence) qu'une affirmation de l'identité commune des Italiens. Un semblable positionnement idéologique peut être perçu dans le domaine de la langue, comme en témoignent ses interventions dans les débats qui agitent le monde humaniste et auxquels prennent part un Biondo, un Alberti et plus tard un Valla.³⁵

Pour ce qui est de la question des origines, et donc de la communauté génétique ou ethnique, l'humanisme de la première moitié du XV^e siècle contribue plutôt à complexifier et à historiciser la distinction des peuples, rendant impossible l'affirmation de toute homogénéité et déconstruisant ainsi partiellement la « latinité » pétrarquienne. Dans la lignée de Leonardo Bruni mais de façon plus nette encore, Flavio Biondo avait souligné la distance historique séparant l'Antiquité de l'époque contemporaine.³⁶ L'approche adoptée dans son discours sur la langue vulgaire annonçait sa méthode historiographique : Biondo se faisait, dans ses *Decades*, l'historien extrêmement précis des mutations qui avaient suivi le déclin de l'em-

35 La question du rapport entre latin et langue vulgaire mériterait une analyse spécifique. Pour une lecture « nationale » du discours sur la langue dans l'humanisme italien, cf. MÜNKLER et alii, *Nationenbildung : die Nationalisierung Europas*, pp. 103-115. La réflexion sur la langue est toutefois posée par Dante à différents niveaux; le rapport entre latin et langue vulgaire et la dialectique entre langues particulières et langue commune de l'Italie ne sont que des aspects particuliers d'un traité qui se veut universel. Cf. TAVONI, Mirko (2011), « introduzione » in ALIGHIERI, Dante, *De vulgari eloquentia*, in *Opere*, dir. Marco Santagata, vol. 1, Mondadori, Milan, pp. 1067-1116. Sur la question de la langue au XV^e siècle, voir TAVONI, Mirko (1984), *Latino, grammatica, volgare : storia di una questione umanistica*, Antenore, Padoue. Les rapports réciproques entre latin et vulgaire sont établis suivant des présupposés politiques qui portent moins sur la question d'une communauté de culture que sur la définition d'une langue du pouvoir et des groupes dirigeants, voir, cf. SCHADEE, Hester (2018), « A Tale of Two Languages. Latin, the Vernacular, and Leonardo Bruni's *Civic Humanism* », *Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, vol. 67, n°1, pp. 11-46. Pour une analyse des positions de Sperone Speroni au début du XVI^e siècle (notamment confrontées à celles de Bembo) prenant en compte la variabilité des espaces et des temps, ainsi que le lien entre pratiques linguistiques et pratiques réelles de communication dans les cercles cultivés, cf. FOURNEL, Jean-Louis (1990), « Le monde des dialogues de Sperone Speroni : langue(s) commune(s) et communauté(s) de culture(s) », in *Quêtes d'une identité collective*, pp. 127-173.

36 Un désaccord avait d'ailleurs opposé les deux humanistes sur les origines de la langue vernaculaire: Bruni soutenait l'existence d'une langue vulgaire à Rome opposée à la langue savante tandis que Flavio Biondo voyait au contraire dans la langue vulgaire le résultat d'une longue évolution linguistique sous l'effet des invasions successives, cf. TAVONI, *Latino grammatica volgare*.

pire romain pour donner naissance à l'Italie contemporaine.³⁷ Paradoxalement, le déploiement d'érudition de Flavio Biondo, sa passion antiquaire, sa narration profuse établissaient une frontière infranchissable entre passé et présent, donnant ainsi au présent toute son autonomie. Il devenait ainsi difficile voire impossible de soutenir une quelconque continuité des populations contemporaines avec leurs illustres prédécesseurs. Dès lors, la géographie était indispensable pour comprendre l'histoire. Dans l'*Italia illustrata* (1449-1453),³⁸ l'opération intellectuelle prédominante est clairement revendiquée dans le prologue : elle vise à rendre compte, par un effet de miroir asymétrique entre l'Italie contemporaine et l'Italie d'Auguste, d'une illumination réciproque de l'une par l'autre.³⁹ C'est cette indispensable et dissemblable spécularité qui donne à l'Italie son unité, fractionnée en unités géographiques qui ont leur propre histoire ethnique : Flavio Biondo remonte systématiquement aux populations désignées comme originaires par les historiens romains, qu'elles soient qualifiées de *populi* comme les Ligures ou de *gens* comme les Étrusques, opérant ainsi à rebours de l'histoire romaine.⁴⁰ Il serait pourtant faux d'affirmer que la narration de Biondo renvoie les peuples italiens à une irréductible et radicale hétérogénéité. L'approche géographique a pour effet de mettre en lumière une communauté historique

37 BIONDO, Flavio, *Historiarum ab inclinatione romani imperii decades* (1453), consultable dans l'édition Froben, Bâle, 1531. Pour un profil complet de l'humaniste, cf. la notice de Riccardo Fubini dans le *Dizionario biografico degli Italiani*. Voir également DELLE DONNE, Fulvio (2016), « Le fasi redazionali e le concezioni della storia nelle *Decadi* di Biondo : tra storia particolare e generale, tra antica e moderna Roma », in MAZZOCCO, Angelo, LAUREYS, Marc, (dir.), *A New Sense of the Past: The Scholarship of Biondo Flavio (1392-1463)*, Supplementa Humanistica Lovaniensia XXXIX, Leuven University Press, Leuven, pp. 55-88.

38 BIONDO, Flavio, *Italia illustrata*, éd. PONTARI, Paolo (2011-2017), 3 vol., Edizione nazionale delle opere di Biondo Flavio, Istituto storico per il Medio Evo, Rome.

39 « [...] tentare volui si per eam quam sum nactus Italiae rerum peritiam vetustioribus locis eius et populis nominum novitatem, novis auctoritatem, deletis vitam memoriae dare, denique rerum Italiae obscuritatem illustrare potero » [J'ai voulu voir si j'étais capable, en usant de l'expertise que j'ai acquise au sujet de l'Italie, de donner les noms nouveaux de ses lieux et de ses peuples anciens, de donner de l'autorité aux lieux et aux peuples nouveaux, et la vie de la mémoire à ceux qui ont été détruits, en un mot d'éclairer l'obscurité de tout ce qui concerne l'Italie], BIONDO, *Italia illustrata*, p. 4.

40 L'*Italia illustrata* est conduite selon deux lignes directrices : la géographie physique et la géographie urbaine, toutes deux au service de l'idée de « mutation ». Cf. IRACE, Erminia (2010), « L'Italia dall'alto (secondo Flavio Biondo) », in LUZZATTO et PEDULLÀ (dir.), *Atlante della letteratura italiana*, vol. 1, pp. 387-392.

établie à la fois sur la jouissance ancienne d'un espace commun et sur l'expérience d'une « mutation » commune, celle de l'essor et du déclin de Rome. Flavio Biondo permettait aussi de penser l'unité historique et géographique de l'Italie : géographie, chorographie, topographie, ethnographie, tous ces éléments contribuant à mettre en lumière une nature italienne, géographique et humaine, dont la dynamique historique se développait selon une logique multiforme mais résolument endogène. Ainsi, tout en fournissant une masse d'informations nouvelles et passées au crible de la critique historique, cette œuvre emblématique de l'érudition du XV^e siècle donnait une profondeur inédite à la pensée de l'Italie comme communauté, par et par-delà la *romanitas*, complexifiant la dialectique du commun et du divers. Toutefois, Biondo laissait néanmoins dans l'ombre ses éventuels enseignements politiques, à savoir les conditions de perpétuation de la liberté des peuples dans le temps, dimension que Salutati puis Bruni avaient toujours maintenue au cœur de la réflexion.⁴¹

Les résultats de cette réflexion sont nécessairement partiels : ils appellent une étude plus systématique à la fois des auteurs mentionnés et de l'humanisme politique italien en général. Ils ne valent que comme hypothèse d'une enquête plus large. Ils invitent à prendre en compte un certain nombre de points pour un éventuel travail exhaustif sur la période : 1) la permanence de thèmes politiques pétrarquiens dans l'humanisme politique du XV^e siècle ne signifie pas forcément d'une part que leur articulation demeure identique et d'autre part que les enjeux politiques auxquels ils se trouvent appliqués correspondent à une visée semblable ; il conviendrait d'effectuer une histoire du « pétrarquisme politique » afin de comprendre ses usages sur la longue durée ; 2) la question de la « nature », dans la pensée d'une communauté italienne de culture doit également faire l'objet d'un traitement spécifique, dans les champs où elle est présente (la langue, la géographie, le droit et la politique) afin d'évaluer clairement et précisément sa portée dans la réflexion des humanistes sur ce sujet ; 3) le poids d'éventuelles « eth-

41 Cela est peut-être dû au processus de composition des *Decades*, retracé dans DELLE DONNE, « Le fasi redazionali e le concezioni della storia nelle *Decadi* di Biondo », ainsi qu'à la situation politique contemporaine, qui expliquent en partie les différences avec l'œuvre de Bruni : « La situazione europea di quegli anni, del resto, si era avviata verso soluzioni territoriali e nazionali che non lasciavano più spazio per ideali universalistici, e quella italiana era oramai sin troppo frammentaria, con una proliferazione endemica di *tyrannuli* che, di certo, non potevano realizzare il senso di *dignitas* esemplare che Biondo ricercava nella storia. D'altra parte, Biondo non pervenne mai neppure alla rassicurante configurazione di un programma ideologico, forse non univoco, ma saldo e preciso come quello che Bruni aveva prefigurato per Firenze », p. 84.

nogénèses régionales », que l'on voit affleurer dans les exemples convoqués, doit être précisément mesuré et ses enjeux clairement isolés sur une échelle plus grande : quelles sont ses relations avec les dynamiques politiques ? Visent-elles à consolider de façon centripète des entités politiques nouvelles ? Ont-elles au contraire une fonction de réaction, de résistance ou de désagrégation ? Ces questions doivent accompagner toute réflexion d'ensemble sur les formes et les usages de la romanité par les humanistes. Car loin d'avoir balayé le mythe d'une Italie romaine, ces généalogies régionales semblent au contraire lui avoir donné une profondeur historique inédite, lui prêtant les raffinements les plus nouveaux de la méthode humaniste ; 4) il reste à savoir à qui profite vraiment ces compréhensions des communautés de culture : à quelles entités politiques ? Aux États régionaux sans doute, à la papauté en particulier, dans ce XV^e siècle qui voit la tête de l'Église reprendre progressivement ses quartiers dans Rome, mais aussi peut-être à d'autres organes ou à d'autres communautés. Quoi qu'il en soit, et cette conclusion vaudra peut-être comme hypothèse de départ d'autres travaux, la réflexion sur les origines et les contours des communautés de culture est forcément dotée de valeurs politiques, sans que celles-ci soient à rechercher du côté d'une saisie globale et unitaire de l'Italie et des Italiens. À la compréhension ou à l'instrumentalisation de cette réalité historique ancienne, les humanistes ont prêté le concours d'une romanité étudiée avec de plus en plus de précision : et ce récit, qui s'écrit aux confins du mythe, tend davantage à complexifier toute idée de communauté plutôt qu'à la consolider ou à la simplifier.